

« Les masques de la périphérie - Éléments pour un débat », *Expressions Maghrébines*, Vol. 1, n°1, Été 2002, (revue de la coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines), Florida State University, pp. 17-29.

Les masques de la périphérie ***Éléments pour un débat***

Que veut-on signifier lorsqu'on emploie l'expression "auteur maghrébin"? Avant de faire un sort à ce que j'appelle "les masques de la périphérie"¹, il est utile de rapprocher cette désignation de celle de "littérature maghrébine" car le substantif introduit une différenciation appréciable. Compte tenu de la diversité des pays du Maghreb, qui pourrait se contenter de cette mise en facteur commune minimale, au singulier? Elle suppose, en effet, qu'il y ait une unité littéraire maghrébine, ce qui est loin d'être le cas. Néanmoins elle permet de saisir un substrat commun aux œuvres qui la composent qu'elles doivent à leur appartenance à trois références majeures jouant, à des degrés divers, dans le kaléidoscope qu'est toute création langagière : la civilisation arabo-musulmane, la culture berbéro-maghrébine et l'histoire conflictuelle et interculturelle France-Maghreb. Dire "Littérature maghrébine" permet donc d'envisager une entité transnationale abstraite aidant à construire passerelles et transversalités mais ne doit pas faire oublier les particularités très fortes des trois littératures nationales et de leurs écritures. Aujourd'hui, la littérature maghrébine francophone manifeste des convergences littéraires et extra-littéraires assez intéressantes dont on peut énumérer les plus visibles : * la position d'exil d'un grand nombre d'écrivains; * une mémoire de langues comparable à l'intérieur du texte en français; * des relations au pouvoir souvent similaires; * des forces sociales en conflit comparables; * un statut de la femme imprimant au cœur des créations des silences ou des expressions inédites.

Par contre le remplacement de "littérature" par "auteur" change tout. Que peut vouloir dire être un "auteur maghrébin" ? Viendrait-il à l'esprit de qualifier Le Clezio autrement que comme "écrivain français", Gunter Grass, autrement que comme "écrivain allemand", Primo Levi autrement que comme "écrivain italien" ?² Les choses commencent à être moins claires lorsqu'on sort du continent européen pour aller vers l'Amérique du Sud ou l'Afrique : les écrivains sont couramment désignés par une qualification régionale ou continentale : serait-ce un héritage d'une "hiérarchie" des nations qui laisse percer ici ses vieilles habitudes de "massification" de l'Autre non-européen telles que les avait dénoncées Frantz Fanon au début du chapitre IV des *Damnés de la terre* ? Conserver une qualification globalisante à une "institution" comme la littérature maghrébine est une chose : dans certaines circonstances, dans certains discours, elle peut permettre d'embrasser plus pour donner une impression de nombre et éviter de superposer le littéraire et le politique. La conserver pour un individu créateur est beaucoup plus contestable.

Pour cerner les contours et les significations de cette appellation, nous nous proposons de prospecter dans plusieurs directions tout en nous fixant sur l'Algérie. Celle, tout d'abord, de quelques-uns de ses usages ; celle, ensuite, de son acceptation, rejet ou indifférence par les écrivains eux-mêmes. Celle enfin, du point de vue des critiques en situant leur point

¹ - Le pluriel de "masques" désigne d'autres possibilités d'habillage d'auteurs difficilement reconnus, d'autres possibilités d'évitement de la désignation nationale. On note "arabe", "oriental", "d'Afrique du Nord", "voix arabes", etc...

² - Je laisserai de côté la distinction auteur/écrivain car elle n'est peut-être pas discriminante de la même manière pour chacun d'entre nous. Pour ma part elle recouvre assez bien la distinction que faisait Roland Barthes, dans *Le degré zéro de l'écriture*, entre écrivain et écrivain.

d'ancrage, leur position institutionnelle ou amatrice, leurs objectifs. On pourra alors croquer les contours d'un usage moins innocent qu'il n'y paraît.

1 - De quelques usages

Deux écrivaines, issues de couples qu'on dit "mixtes" mettent le doigt sur la complexité culturelle dont ne tiennent pas compte les appréciations habituelles, complexité inévitable pourtant, par toutes sortes de voies, pour les écrivains sur la trajectoire desquels nous réfléchissons.

Ainsi Leïla Sebbar, dans *Lettres parisiennes*, écrit à Nancy Huston :

"Chaque fois que j'ai à parler de moi écrivant des livres, j'ai à me situer dans mon métissage, à répéter que le français est ma langue maternelle, à expliquer en quoi je ne suis pas immigrée, ni beur mais simplement en exil (...) Chaque fois que je me trouve face à un public inconnu, hétéroclite, contrainte de donner mon identité, je patauge. Je me surprends à dire : c'est compliqué... c'est toute une histoire... Je ne peux pas répondre si vite... Ou alors c'est en termes négatifs que je m'entends me présenter : je ne suis pas celle que vous croyez, que vous cherchez, que vous souhaitez... (...) je ne suis pas un écrivain maghrébin d'expression française... Je ne suis pas une Française de souche... Ma langue maternelle n'est pas l'arabe (...) Lorsque je dis que je ne parle pas l'arabe, c'est le scandale. Un étudiant marocain m'a sommée, un matin lyonnais, de changer de nom. Il se sentait trompé parce que avec ce nom-là il s'attendait à une femme arabe qui aurait parlé l'arabe, ainsi légitimée pour mettre en scène des Arabes. Je suis suspecte d'emblée pour eux plus que pour les Français. Quant aux Français, ils ne comprennent pas que j'aie gardé le nom de mon père pour écrire dans ma langue maternelle, le français, et m'inscrire dans la littérature française comme écrivain français."³

Nina Bouraoui, dans *Garçon manqué*, joue sur la binarité :

"De mère française. De père algérien. Je sais les odeurs, les sons, les couleurs. C'est une richesse. C'est une pauvreté. Ne pas choisir, c'est être dans l'errance. Mon visage algérien. Ma voix française. J'ai l'ombre de ma lumière. Je suis l'une contre l'autre. J'ai deux éléments, agressifs. Deux jalousies qui se dévorent. Au lycée français d'Alger, je suis une arabisante. Certains professeurs nous placent à droite de leur classe. Opposés aux vrais Français. Aux enfants de coopérants. Le professeur d'arabe nous place à gauche de sa classe. Opposés aux vrais Algériens. La langue arabe ne prend pas sur moi. C'est un glissement.

Ecrire rapportera cette séparation. Auteur français ? Auteur maghrébin ? certains choisiront pour moi. Contre moi. Ce sera encore une violence."⁴

Cas extrêmes pourrait-on dire, celui de ces "métisses"⁵. On aura remarqué néanmoins, au passage qu'à "auteur français", Nina Bouraoui n'oppose pas "auteur algérien" mais "auteur maghrébin"... de la prégnance des stéréotypes langagiers...! Cas extrêmes mais qui disent justement ce qui est sensible pour presque tous les écrivains d'Algérie. En effet, tout écrivain originaire ou intégrant la terre d'Algérie (parce qu'il y a eu colonie de peuplement⁶) n'est-il pas, d'une façon ou d'une autre "métis" ? Qu'on relise, pour s'en convaincre, des déclarations de Malika Mokeddem, d'Habib Tengour, de Nourredine Saadi ou de Myriam Ben. Comment caractériser l'écrivaine Isabelle Eberhardt adoptant la terre algérienne et la religion musulmane, ses nouvelles... algériennes et ses chroniques rééditées sous le titre *Dans l'ombre chaude de l'islam*, par exemple? Comment qualifier Frantz Fanon dont le choix politique délibéré a été de s'affirmer comme Algérien et qui, après *Peau noire masques blancs*, écrit

³ - Lettre XIX, pp.125-126 dans Leïla Sebbar et Nancy Huston, *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Paris, B.Barrault, 1986. (le livre a été publié depuis en collection de poche).

⁴ - pp.35-36, in *Garçon manqué*, Stock, 2000.

⁵ - Terme à la mode et qui, en ce sens, me gêne mais qui veut bien dire ce qui caractérise, en règle générale, les identités d'aujourd'hui et celles de nos écrivains.

⁶ - Facteur essentiel qu'on néglige trop souvent dans la manière d'aborder l'espace littéraire algérien.

exclusivement "de"⁷ l'Algérie ? Leurs cas sont-ils assimilables à ceux d'Anna Greki, née dans les Aurès de parents français et choisissant la résistance aux côtés des Algériens luttant pour l'indépendance ou de Jean Sénac qui, proclamant son algérianité tant culturelle que juridique dans *Le soleil sous les armes* (1957), se voit remis à sa place en quelque sorte, par Malek Haddad dans *Les zéros tournent en rond* (1961). Débat houleux aux premières années de l'indépendance auquel Jamel Eddine Bencheikh apporte un éclaircissement essentiel dans l'introduction du *Diwan algérien* en 1967 : "Nationale, la littérature algérienne d'expression française l'est donc du fait même qu'elle s'est voulue arme de combat au service de la nation. Elle a puisé en elle son langage en se reconnaissant dans son histoire."⁸ Il faut remettre en mémoire tout ce débat et relire les textes pour comprendre combien la "dilution" dans une étiquette régionale *maghrébine* au lieu d'*algérienne* est suspecte pour cette littérature et est, d'une certaine façon, un brouillage de l'Histoire d'un pays colonisé puis d'une nation en train de naître.⁹

Troisième exemple de ce glissement imperceptible dont nous interrogeons, ici, l'usage dominant : un long article de Ghania Hammadou, publié dans un quotidien algérien, *Le Matin* du 6 août 2001, sous le titre : "Littérature algérienne : l'empreinte du chaos". Elle présente "la nouvelle littérature algérienne" née de/dans la crise que traverse l'Algérie depuis 91/93 : "sur cette trame en ébullition a pris naissance une littérature inscrite dans le désenchantement, la désillusion, l'exil et la mort." Le propos de l'écrivaine-journaliste est parfaitement circonscrit au cadre "national" : l'Algérie en crise et les auteurs cités ou analysés sont tous des auteurs algériens quel que soit leur lieu actuel de résidence. Aussi n'est-on pas peu étonnée de la voir se lancer, sous un intertitre facile, "le paternalisme de la critique occidentale", dans des considérations empruntées à Charles Bonn, sur "la littérature maghrébine" et les auteurs maghrébins, considérations qu'elle fait siennes sans aucune précision sur cette assimilation entre la désignation nationale et la désignation régionale.

"Je me souviens qu'en 1988 Charles Bonn, le meilleur des spécialistes de la littérature maghrébine, se désolait ainsi dans un dossier consacré aux écrivains maghrébins de langue française de ce que leurs livres "continuent d'être lus et commentés, en France, comme des documents ou des témoignages y compris (et surtout?) par le public qui serait politiquement le plus favorable aux pays du Maghreb (...) De son côté, ajoutait-il, le lecteur algérien, plus attaché au contenu idéologique de l'oeuvre, dans laquelle il espère retrouver ses propres idées, qu'à sa forme, cherche un miroir qui lui renvoie sa propre image..." Dix ans après, le schéma reste inchangé et le constat toujours d'actualité."¹⁰

On ne discutera pas des idées ici exposées mais on soulignera la synonymie établie entre "algérien" et "maghrébin" comme une évidence. D'autres exemples pourraient être rappelés et qui concernent toujours les oeuvres francophones des trois littératures du Maghreb, comme si le terme de "maghrébine" leur donnait un supplément d'authenticité que la caractéristique nationale diminuerait ou, comme si, en généralisant, on s'entendait, pour des raisons différentes de part et d'autre de la Méditerranée, à les suspendre de Nation pour les faire planer dans un Maghreb mythique!

⁷ - au double sens : à partir d'une position de résistant algérien et en prenant pour "matière" de l'écriture, l'Algérie.

⁸ - Dans *Diwan algérien*, SNED, 1967, p.8. Ouvrage de Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel Eddine Bencheikh. Présentation reprise par J-E.Bencheikh dans son dernier ouvrage, *Ecrits politiques*, Atlantica-Séguier, 2001, pp.23-33.

⁹ - Elle l'est tout autant pour les littératures marocaine et tunisienne. Toutefois notre propos se limite à l'Algérie, cas plus complexe du fait de l'installation d'une colonie de peuplement.

¹⁰ - p.9 du quotidien, n° 2873.

C'est dans une perspective semblable à celle que nous adoptons que certains écrivains posent la "non-existence" de la "littérature africaine". Ainsi Kofi Efoui écrit dans le post-scriptum de sa pièce de théâtre *Récupérations* : "l'oeuvre d'un écrivain ne saurait être enfermée dans l'image folkloriste qu'on se fait de son origine (...) Il faut en finir avec cette tendance à rejeter l'authenticité d'une oeuvre dans laquelle on ne retrouverait pas une soi-disant spécificité africaine". Interrogé par Boniface Mongo-Mboussa, cet écrivain s'explique : "on peut identifier un arrière-plan culturel, mais ce n'est pas une question littéraire - celle-ci est ailleurs. La littérature africaine peut exister comme quelque chose de fabriqué, come une question qui est intéressante d'un point de vue sociologique, pas d'un point de vue littéraire !"¹¹

2- L'avis d'écrivains¹²

Alek Baylee Toumi relève, non sans humour, tous les qualificatifs possibles lorsqu'il est présenté oralement ou par écrit à un public :

"Algérien d'origine berbère, kabyle-algérien, américain d'origine kabyle et même "Franco-Algerian" (pour Francophone Algerian). Un jour, un professeur m'a demandé "what is your birth citizenship", c'est-à-dire, quelle était ma nationalité de naissance ? J'ai dit que mes parents avaient la nationalité française. Le monsieur a dit que "légalement" j'étais Français. Plusieurs Américains et "Français d'Amérique" m'ont souvent demandé si j'étais "pied-noir". Quand je réponds, non... Ils disent : "vous n'avez pas d'accent...! Ou encore : "vous n'avez pas le type... Votre mère est française...? Je réponds : "Pas du tout, mes parents sont kabyles". Ils rétorquent : "Allons, vous êtes pied-noir. Pourquoi le cacher... Faut pas avoir honte de ce qu'on est...!" Sans commentaire. D'autres m'ont demandé si j'étais "Beur" ? Je leur explique alors les origines du mot beur: verlan d'arabe ou encore berbère d'Europe. (Ber+Eur=Beur). Moi, je suis plutôt un kabyle d'Amérique.

Un jour, fatigué par un monsieur qui voulait à tout prix savoir si *Madah-Sartre* "...was Beur or Post-colonial...", j'ai fait le jeu de mot suivant : c'est du "Peanut-beur", beur d'Amérique! C'est déjà mieux que "coca-beur", "beur-ketchup" ou encore..."Rambo-beur" : la belle horreur !!!

Peut-être que je suis un *Beurame*, un *Kabricain* ou un *Mérikabyle*, et je ne le sais pas. Après tout, Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir!"

Jamel Eddine Bencheikh, pour sa part, approuve une présentation le concernant comme "écrivain algérien", affirme que l'expression "écrivain maghrébin" n'a pas de sens ; récuse catégoriquement "écrivain franco-maghrébin" : "refus absolu de ma part, cela veut dire quoi?" Ainsi que écrivain franco-algérien : "Non non et non (...) Qu'il s'agisse de violences en banlieue, de vols et, surtout, d'islamistes, on précise tout de suite : franco-algérien, pour situer l'individu, même s'il est de nationalité française. Alors pourquoi pas Franco-espagnol-italien-corse?! Ou l'on dit français (même pour Ali ou Mohammed) ou algérien. Franco-algérien, c'est une nationalité de suspicion."

Pour Aziz Chouaki, les choses semblent plus simples puisqu'il est couramment présenté comme "écrivain algérien" mais note néanmoins : "On m'a même taxé "d'origine beur"..." A cette qualification, on ajoute souvent "francophone". C'est le même constat que fait Aïssa Khelladi : "Plutôt *écrivain algérien* lorsqu'il est arrivé qu'on parle de moi. Parfois aussi *romancier*, mais plus souvent *romancier algérien*." Maïssa Bey constate également qu'elle est présentée comme *écrivain algérien* avec la précision *femme* si c'est à l'écrit et surtout avec un commentaire "écrivain vivant en Algérie (par opposition aux écrivains algériens de France)".

¹¹ - in Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, Gallimard, "Continents noirs", 2002, p.140.

¹² - Il n'est évidemment pas question d'être exhaustive mais d'apporter d'autres pièces à ce dossier sur une dénomination, déjà fort encombré ! C'est la raison pour laquelle nous travaillons sur quelques questions posées à cinq écrivains en novembre 2001, auxquelles ils ont bien voulu répondre (qu'ils en soient remerciés). Ils sont assez représentatifs de la difficulté à classer dans cet espace littéraire.

Lorsqu'il y a débat, le public pose souvent la question de sa langue d'écriture : "vous écrivez directement en français ? Vous pensez en français ? Avez-vous fait vos études en France ? Pourquoi n'écrivez-vous pas en arabe ?" Elle remarque que, même si la récurrence de ces questions est un peu lassante, elle permet d'introduire des informations sur la pratique du français en Algérie depuis la colonisation et après l'indépendance (informations tout à fait ignorées du public) et ces explications supplémentaires sont les bienvenues.

Cette "main " d'écrivains algériens, très différents les uns des autres, montre la difficulté de concevoir, tant au niveau du grand public qu'à celui de la critique, une littérature dont le terreau et une partie de l'horizon sont l'Algérie comme constituant un ensemble aux convergences significatives et qu'on pourrait appeler "littérature algérienne", même si tous ses "membres" n'ont pas la nationalité algérienne. La désignation littéraire n'est ni un tribunal d'instance ni une police des frontières. L'appellation d'*auteur maghrébin* vient alors contourner la difficulté de prendre en compte une cohérence, malgré la complexité historique, dans la diversité des pratiques culturelles et des créations langagières.

Il est alors intéressant, après avoir relevé la manière dont ces cinq écrivains se sentaient perçus, de donner la manière dont ils souhaiteraient être présentés.

Maïssa Bey est un peu dubitative et propose finalement : "Peut-être simplement comme écrivaine (en insistant sur le féminin) d'expression française. C'est la désignation qui me semble la plus neutre." Aziz Chouaki affirme sans hésitation, "écrivain tout court" ; quant à Aïssa Khelladi : "j'aime bien *écrivain algérien* et encore mieux *romancier* sans autre précision, comme on le fait naturellement avec les Suisses, Belges ou Canadiens francophones." Mais finalement il préférerait qu'on le présente par ses autres activités : "*éditeur, essayiste, journaliste*, j'aime mieux qu'*écrivain* ou *romancier*. Là, j'ai le sentiment d'avoir des choses à dire quand ici (c'est-à-dire comme *romancier*) je peine comme un âne."

Alek Baylee Toumi déclare : "Comme je suis. En Algérie, j'étais "le kabyle" fils du kabyle. J'ai souvent été "tourni le roumi", puis l'américain. En France, je suis le kabyle ou encore l'américain...! Pour les Américains, j'étais et je suis un "French man" (français) car, paraît-il, j'ai la "tête" selon leur stéréotype (le mot kabyle n'existe pas en anglais)... Même si je suis devenu américain, je resterais toujours d'origine kabyle (je tiens ça de mon père et j'en suis fier). Certains m'ont reproché de trop "afficher" que je suis kabyle. C'est leur problème. Disons... Américain d'origine kabyle, un Kabyle-américain."

Jamel Eddine Bencheikh rappelle une de ses déclarations antérieures: "je suis, dans la totalité de mon être, irréductiblement arabe, irréductiblement français, en ce double mouvement de l'esprit qui choisit sa liberté dans ce qui l'exalte, non dans ce qui le mutile". Il ajoute que "l'écriture n'est pas une question de nationalité. On n'a qu'à me lire ou m'entendre. Ou faut-il sortir sa carte d'identité à chaque fois que l'on parle ou écrit ? J'écris dans les deux langues, cela n'a rien à voir avec ma nationalité (...) je suis poète, cela ne suffit pas ? Solitaire, libre, je n'ai rien à faire des étiquettes. Qu'on lise l'oeuvre, elle répond à toutes les questions. Mais il faut des étiquettes, des classements, des spécialités, des "qualifications". Lorsque je lis Abou Nuwās, Char, Aragon, Lorca, Neruda, Darwish, est-ce que je vais vérifier leur identité ? Une seule qualification : poète. Le reste ne regarde personne."

Il est clair, - même si les trois autres le disent avec moins de force que le dernier-, que quatre de nos écrivains ne voient pas la nécessité d'une qualification nationale et, encore moins régionale. Il est intéressant aussi de constater qu'aucun d'eux n'utilise le terme *auteur* à la place d'*écrivain*.

Est-il possible après toutes ces voix et propos rassemblés et retransmis, de mieux cerner l'appellation "auteur maghrébin" ?

3 - Comment nommer les "périphériques" ?¹³

Contrairement à ce que l'on pourrait penser l'expression "auteur maghrébin" est opacifiante plutôt qu'éclairante. Existente-t-elle une culture maghrébine, une langue maghrébine, une citoyenneté maghrébine ? Qu'on se place sur le plan strictement juridique ou sur le plan linguistico-culturel, l'appellation ne renvoie à rien de précis. On ne l'utilise d'ailleurs que pour ceux de nos auteurs qui ont un nom aux consonnances arabes ou berbères : on ne verra jamais Isabelle Eberhardt, Albert Camus, Jean Pélégri, Jean Sénac, Anna Greki, Myriam Ben désignés de cette manière. Rappelons l'ironie d'Anna Greki dans son article publié dans *Présence Africaine* en 1966 :

"Le portrait idéal de l'écrivain algérien rêvé serait le suivant selon nos censeurs : être arabo-musulman (critère de race), être d'expression arabe (critère linguistique), être rattaché aux valeurs traditionnelles de l'islam (critère religieux), être le héraut de notre socialisme spécifique (critère politique)"¹⁴

Si le dernier critère a pris du plomb dans l'aile, les trois autres fonctionnent de façon assez efficace pour inclure ou exclure. S'y ajoute aujourd'hui le critère résidentiel, celui ou celle qui vit au pays ayant un surplus d'algérianité... Le même embarras se retrouve lorsqu'il s'agit des écrivains "beurs", triplement "périphériques" : par leur position dans la société française, par la thématique de leurs oeuvres, par leur statut dans les deux littératures nationales (française et algérienne) auxquelles ils appartiennent. Eux non plus ne se voient pas désignés comme "auteurs maghrébins". Cette appellation n'est donc pas un lieu de rassemblement. Intuitivement on sait qu'on peut la trouver à côté de certains noms et jamais à côté d'autres noms : sa fonction discriminante s'appuie sur d'autres critères que l'appartenance sociologique, résidentielle, linguistique, religieuse ou autre.

Elle est acceptable si l'on choisit expressément de présenter conjointement des auteurs différents des trois pays du Maghreb. Elle serait alors l'équivalent d'écrivain européen ou latino-américain ou nord-américain. Mais elle reste rapide, grossièrement classificatrice et demande immédiatement d'être relayée par d'autres informations. Elle nous semble désigner l'évitement national de deux manières : en privant l'écrivain de sa nationalité et/ou de son origine ; en refusant conjointement à certains écrivains leur intégration à la littérature française même lorsqu'ils sont de nationalité française. Voulant apparaître comme un "ennoblissement" par rapport au parfum politico-idéologique de la désignation nationale, elle n'est acceptable que si elle renvoie à une communauté culturelle à l'échelle du Maghreb sur les bases d'une Histoire identique. Ce qui n'est pas le cas.

Si "auteur maghrébin" désigne une assignation spatiale en fonction d'un champ littéraire, on peut se poser légitimement la question de l'existence d'un champ littéraire maghrébin. Existe-t-il ? Non, évidemment. En fait, cette qualification réfère à une désignation identitaire et elle enferme les oeuvres francophones des trois pays du Maghreb sous une étiquette de distinction qui les engluent dans la fameuse question de l'identité, dans sa version la plus stérilisante, celle de sa liaison à une authenticité qui permet aux "experts" de distinguer entre "vrais" et "faux" écrivains du Maghreb, bien évidemment ! Et nous voilà repartis pour un tour de manège où la littérature est oubliée !

¹³ - Je fais référence ici aux études actualisées sur les champs littéraires et le couple centre/périphérie. Cf. Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Le Seuil, 1999 - R.Fonkoua et P. Halen, *Les champs littéraires africains* (textes réunis par.), Karthala, 2001 - J.Riesz, *Français et francophones, Etudes francophones de Bayreuth*, Ed. Schultz&Stellmacher, Bayreuth, 1998.

¹⁴ - Cf. cet article ou les extraits très fermes cités dans notre *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Bordas-ENAP, 1990, pp.265-266.

Question identitaire et son corollaire : la fameuse "crise" identitaire. On se plaira alors à souligner les langues en conflit dans l'espace de création qui provoquent souffrance, déchirement, interrogation angoissée. On insistera sur la dichotomie public rêvé/public réel en inadéquation, sous-entendant qu'émetteur et récepteur dans la communication littéraire doivent être en rapport d'homogénéité ethnique pour être sur la même longueur d'ondes. On déplorera une fonction référentielle en discordance par rapport à un horizon d'attente : création et réception se déploient sur un mode déceptif et disloqué. Tout cela est en partie et ponctuellement vérifiable mais surtout très biaisé et non en prise directe sur ce que crée l'oeuvre.

La meilleure façon de s'en sortir est de refuser ce type de qualification dont on a vu le malaise et les rejets qu'elle provoquait chez les écrivains. S'il y a crise, pour la littérature algérienne, elle est moins à poser en termes identitaires qu'en termes spatiaux. L'écrivain, dans la plupart des cas, sait qui il est même si sa construction identitaire toujours en mouvement n'a pas l'homogénéité supposée de celle des "impatriés monolingues" pour reprendre la formule polémique de Nancy Huston dans *Nord perdu*¹⁵. Métisse de différentes manières, la littérature algérienne s'affirme dans des écritures qui ne trouvent pas aisément leur place ni dans le champ littéraire français ni dans le champ littéraire algérien parce que nous vivons à une époque qui reste encore attachée à ses catégories étroitement nationales et à une hiérarchie de l'appartenance ("vous sentez-vous français ? algérien? maghrébin? Selon quel pourcentage....!) alors que le monde est peuplé d'exilés, d'expatriés plurilingues, de passeurs de frontières et de traducteurs de langues et de cultures. S'il y a crise, elle est plus alors de spatialité que d'identité.

La question semblait plus simple à d'autres périodes de l'Histoire. L'impasse où se trouve l'Algérie à se construire comme nation démocratique entraîne une stérilisation de ses forces créatrices et de l'acceptation de sa pluralité. La difficulté de l'ancienne nation colonisatrice à intégrer dans sa construction identitaire les conséquences de son histoire coloniale exclut aussi la prise en compte décontractée et égalitaire d'une "France littéraire" pluriculturelle. C'est donc bien d'idéologie et de politique qu'il s'agit et pas seulement de création littéraire.

Des espaces nationaux existent (pas nécessairement superposables aux lieux résidentiels : que dire d'un Jean Pélégri en France depuis plus de quarante ans et qui ne crée que "de" l'Algérie ? comment le qualifier ?) où des hommes et des femmes font surgir des gestes de création qui empruntent aux langues, aux cultures, aux mémoires des différentes étapes historiques d'un pays donné et à des réalités sociologiques diversifiées. Les historiens de la littérature qui ressentent le besoin de définir et de classer ont à prendre en compte cette complexité : ce n'est pas tant la définition impossible de "l'auteur maghrébin" qu'il leur faut cerner que le patrimoine littéraire riche et multiple qui constitue le patrimoine littéraire algérien en fonction duquel les générations mesurent leur propre rapport au monde. Pour puiser avec efficacité et bonheur dans ce patrimoine, il faut le brasser le mieux possible, l'étudier, le connaître : le geste d'exclusion qui définit à priori les critères d'insertion de tel ou tel créateur est un geste d'appauvrissement. Les historiens de la littérature doivent ensuite approcher l'itinéraire personnel de chaque créateur. Comparaison n'est pas raison mais peut aider à... raisonner : comment présente-t-on un Zola (qui eut sa nationalité française à l'âge de 20 ans), les Ionesco, Beckett, Adamov, Sarraute et Triolet ?

¹⁵ - *Nord perdu*, Actes Sud, 2001. L'ensemble de la réflexion de Nancy Huston est à lire pour notre propos.

Seule la prise en charge de chaque destin et l'appréciation de l'épanouissement d'une œuvre dans un ou plusieurs champs littéraires pourraient éventuellement permettre de rassembler, au sein d'anthologies, d'histoires littéraires ou de manuels, des auteurs et des œuvres dont l'Algérie est la référence incontournable. Seraient alors interrogés le rayonnement de l'œuvre et sa capacité à interpeller un lectorat. Des écrivains existent ; "l'auteur maghrébin" n'existe pas : sans référence juridique, sans référence ethnique viable, c'est une étiquette vide de sens.

On aura compris que l'œuvre est primordiale car c'est elle qui nous reconduit vers l'écrivain et nous fait trouver les bonnes questions sur son parcours, son origine et ses enrichissements successifs. Ce travail précis et documenté peut réserver de sérieuses surprises et aider à redimensionner les ensembles littéraires. J'en prendrai un exemple pour finir : celui de Camus. Entreprendre une lecture de Camus sérieuse oblige à tenir compte de sa terre, l'Algérie, pas seulement comme référence folklorique et vite oubliée mais comme facteur déterminant de la genèse d'une création. Dans son cas aussi, il y a eu, de part et d'autre de la Méditerranée, amputation de la part algérienne. Or Camus est de ces deux pays. Un petit sondage récent et artisanal, sans prétention scientifique mais tout de même révélateur, le montre bien. Vingt six étudiants de DEA à Cergy-Pontoise, en ce début d'année, invités à mettre à côté du nom d'une trentaine d'écrivains, une qualification géo-historique, ont caractérisé Camus de treize manières différentes, manifestant la difficulté à simplement écrire, à côté de son nom, la mention "Français" comme pour Molière, Stendhal ou Sartre ou la mention "Algérien" comme pour Kateb Yacine ou Mouloud Feraoun. Treize ont bien noté la qualification de "Français" mais les treize autres ont proposé : écrivain algérien de langue française-francophone / Français né en Algérie / écrivain du XX^e siècle né en Algérie / franco-algérien (deux fois),/ écrivain français, pied-noir d'Algérie / Algérien-Français / écrivain français d'Algérie / écrivain français d'origine algérienne / romancier et philosophe ayant choisi la France / écrivain français ayant vécu en Algérie. Deux l'ont qualifié par une œuvre : *L'Etranger*- L'Algérie/la France et *L'Homme révolté*.

Ecrivains algériens donc ceux dont l'horizon des œuvres est l'Algérie, ceux qui l'ont élue à certaines périodes de leur création ; d'autres encore l'ont effleurée et viennent enrichir le patrimoine littéraire du pays. Mais comme ce patrimoine a à voir avec la France dans une bonne partie de son histoire contemporaine, ils sont aussi écrivains français... La qualification de "maghrébin" participe à une déconnection des difficultés de ces écrivains à trouver leur lieu de reconnaissance alors même qu'ils ont su élaborer leur espace d'écriture puisque nous les lisons ; ils ont su privilégier "une démarche d'écriture plutôt qu'une posture identitaire".¹⁶

¹⁶ - selon la belle formule de Véronique Bonnet présentant Marie Ndiaye dans *Africultures* de janvier 2002, "Où situer Marie Ndiaye?" Cf également l'excellent ouvrage de Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, op.cit., qui donne un souffle nouveau à nos domaines en traitant les écrivains "africains" simplement comme des écrivains. Cf. en particulier les propos de la p.140.